

toni morrison

---

sula

Christian Bourgois éditeur



*Du même auteur chez le même éditeur*

Beloved

Sula

Jazz

Playing in the Dark

L'œil le plus bleu

Tar Baby

Le Chant de Salomon

Paradis

Love

Un don

Home

*Du même auteur dans la collection Titres*

Étranger chez soi

*Du même auteur en numérique*

Beloved

Jazz

L'œil le plus bleu

Tar Baby

Le Chant de Salomon

Paradis

Love

Home

TONI MORRISON

# SULA

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre ALIEN

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

Titre original :  
*Sula*

© Toni Morrison 1973.  
© Christian Bourgois Éditeur 1992  
pour la traduction française.  
© Christian Bourgois éditeur 2015, pour l'édition  
numérique

*C'est un bonheur inespéré, que  
quelqu'un vous manque bien avant  
de vous avoir quitté.*

*Ce livre est dédié à Ford et Slade,  
qui me manquent déjà sans même  
qu'ils m'aient quitté.*

*« Nul n'a connu ma rose du monde  
que moi... J'ai eu trop de gloire. Ils  
ne supportent une telle gloire dans  
le cœur de personne. »*

La Rose Tatouée

## *Première partie*

A cet endroit, où on a arraché les mûriers et les vignes sauvages pour faire place au Golf municipal de Medallion, il y avait jadis un quartier. Il s'étalait sur les collines au-dessus de la vallée où était Medallion et descendait jusqu'au fleuve. Maintenant on appelle ça la banlieue, mais quand des Noirs y vivaient c'était le Fond. Une route ombragée par des chênes, des érables, des hêtres et des marronniers, reliait l'endroit à la vallée. Aujourd'hui les hêtres ont disparu, comme les poiriers où se perchaient les enfants pour apostropher les passants à travers les fleurs. Des crédits importants ont été accordés pour raser les maisons décrépites et dévastées qui s'entassaient sur la route menant de la ville au terrain de golf. On va raser l'académie de billard *Time and a Half*, où jadis de longs pieds chaussés de cuir fauve pendaient aux barreaux des chaises. Une boule en fonte va pulvériser le Palais de Cosmétologie d'Irene où les femmes s'assoupissaient, la nuque posée sur un bac à shampoing, pendant qu'Irene les frictionnait au Nu Nile. Des hommes en treillis kaki arracheront bientôt les planches du *Reba's Grill* où la propriétaire cuisinait, chapeau sur la tête, sans quoi elle oubliait les ingrédients.

Il ne restera rien du Fond (la passerelle au-dessus du fleuve a déjà disparu) mais c'est peut-être aussi

bien, puisque ce n'était pas vraiment une ville : seulement un quartier d'où, par temps calme, les gens de la vallée pouvaient entendre parfois chanter, parfois jouer du banjo, et s'il arrivait qu'un homme de la vallée ait affaire là-haut dans les collines — pour toucher un loyer ou une prime d'assurances — il pouvait y voir une femme au teint sombre exécuter quelques pas de cakewalk, esquisser un black bottom, se déhancher au rythme entraînant d'un harmonica. Ses pieds nus faisaient voler la poussière safran qui retombait sur la salopette et les chaussures éclatées par les cors de celui qui soufflait la musique dans son harmonica. Les gens de couleur qui la regardaient riaient et se frottaient les genoux, et l'homme de la vallée n'avait aucun mal à entendre le rire sans remarquer la douleur humaine qui se tenait quelque part sous les paupières, quelque part sous les foulards de tête, les chapeaux de feutre souple, dans les paumes des mains, derrière les revers usés, quelque part dans la courbe des tendons. Il lui aurait fallu être au fond de l'église Saint-Matthieu et se laisser vêtir de soie par la voix du ténor, ou toucher les mains des sculpteurs de cuillers (qui n'avaient plus de travail depuis huit ans) et permettre aux doigts qui dansaient sur le bois de lui embrasser la peau. Autrement la douleur lui échapperait, même si le rire faisait partie de la douleur.

Un rire chantant qui mouille les yeux et claque les genoux et qui pourrait même décrire et expliquer pourquoi ils en étaient arrivés là.

Une blague. Une blague de nègre. C'est comme ça que c'est parti. Pas la ville, bien sûr, mais ce bout de la ville où vivaient les Noirs, cet endroit qu'on appelait le Fond même si c'était là-haut dans les



collines. Rien qu'une blague de nègre. Du genre de celles que racontent les braves Blancs quand l'usine a fermé et qu'ils regardent ailleurs pour se remonter le moral. Du genre de celles que les gens de couleur se racontent à eux-mêmes quand la pluie ne vient pas ou qu'elle tombe pendant des semaines et qu'ils cherchent à se remonter le moral d'une manière ou d'une autre.

Un brave paysan blanc avait promis la liberté et un lopin de terre tout au fond à son esclave si celui-ci exécutait des travaux très pénibles. Quand l'esclave eut terminé sa tâche, il demanda au fermier d'acquitter sa part du marché. La liberté, c'était simple — le paysan n'avait pas d'objection. Mais il ne voulait pas lâcher sa terre. Aussi dit-il à l'esclave qu'il était désolé de devoir lui donner de la terre dans la vallée. Il avait espéré lui donner un lopin dans le Fond. L'esclave battit des paupières et dit qu'il avait cru que la terre du Fond était dans la vallée. « Oh, non ! dit le maître. Tu vois ces collines ? Voilà la terre du Fond, riche et fertile. »

« Mais c'est là-haut dans les collines », dit l'esclave.

« Là-haut pour nous, dit le maître, mais quand Dieu baisse les yeux, c'est le fond. Voilà pourquoi on l'appelle ainsi. C'est le fond du paradis — la meilleure terre qui soit. »

Alors l'esclave pressa son maître de lui en obtenir un lopin. Il préférait le Fond à la vallée. Ce qui fut fait. Le nègre reçut un terrain montagneux, éreintant à cultiver, où le sol s'éboule en emportant les semences et où le vent s'attarde tout au long de l'hiver.

Ce qui explique pourquoi les Blancs vivaient sur

les riches terres du fond de la vallée, dans cette petite ville fluviale de l'Ohio, et les Noirs peuplaient les hauteurs environnantes, puisant une maigre consolation dans le fait de pouvoir chaque jour littéralement regarder les Blancs de haut.

Là-haut, pourtant, c'était superbe. Après que la ville eut grandi, que les champs eurent fait place au village et le village à la ville, que le progrès eut rendu les rues de Medallion chaudes et poussiéreuses, les arbres massifs qui abritaient les cahutes du Fond étaient une bénédiction pour les yeux. Et les chasseurs qui s'y aventuraient se demandaient parfois si le paysan blanc, après tout, ne s'était pas trompé. Peut-être était-ce bien le fond du paradis.

Les Noirs n'auraient pas été d'accord, mais ils n'avaient pas le temps d'y penser. Ils se préoccupaient énormément du terre à terre — ou des uns des autres, se demandant même dès 1920 quel sens avait la vie de Shadrack, ou celle de la petite Sula qui serait bientôt femme, ou quel sens ils avaient eux-mêmes, relégués là-haut dans le Fond.

1919

A part la Seconde Guerre mondiale, rien n'a jamais empêché la célébration de la Journée nationale du Suicide. Elle avait lieu tous les 3 janvier depuis 1920, bien que Shadrack, son fondateur, fût longtemps son unique participant. Choqué et définitivement stupéfait par les événements de 1917, il était rentré à Medallion avec sa beauté ravagée, et même les plus blasés des gens de la ville se prenaient parfois à rêver de ce qu'il avait pu être quelques années plus tôt avant de partir à la guerre. Un jeune homme d'à peine vingt ans, la tête pleine de vide et un goût de rouge à lèvres dans la bouche, Shadrack s'était retrouvé en décembre 1917, avec ses camarades, en train de courir dans un champ français. C'était son premier contact avec l'ennemi et il ne savait pas si sa compagnie attaquait ou fuyait. Cela faisait plusieurs jours qu'ils marchaient le long d'un fleuve gelé sur les bords. Ils finirent par le traverser, et dès qu'il eut posé le pied sur l'autre rive l'air se peupla de cris et d'explosions. Les obus éclataient autour de lui, et bien qu'il sût que c'était *ça* dont il s'agissait, il ne parvint pas à réagir comme il l'aurait fallu pour répondre à *ça*. Il s'était attendu à la terreur ou à l'euphorie — à *quelque chose* de très fort. En fait, il ne sentait que la morsure d'un clou dans sa botte, qui lui perçait le bout du pied dès qu'il le posait par terre.

L'air était assez froid pour qu'il pût voir son haleine, et il s'émerveilla un instant de la pure blancheur de son propre souffle dans le gris sale des explosions qui l'entouraient. Il se mit à courir, baïonnette au canon, plongea dans la grande masse humaine lancée à travers champs. Son pied le faisait grimacer de douleur, il tourna légèrement la tête à droite et vit s'envoler près de lui le visage d'un soldat. Avant d'avoir pu réagir au choc, ce qui restait du crâne disparut sous la soupière inversée du casque, mais le corps du soldat sans tête, sans recevoir d'ordres du cerveau, courait obstinément, énergique et gracieux, ignorant complètement la cervelle qui coulait sur son dos.

Quand Shadrack ouvrit les yeux, il était à moitié assis dans un petit lit. Devant lui, sur un plateau, une grande assiette en fer-blanc divisée en trois triangles. Dans un triangle il y avait du riz, dans l'autre de la viande, dans le troisième des pommes de terre bouillies. Une tasse de liquide blanchâtre tenait dans un petit creux arrondi. Shadrack contempla les couleurs douces qui remplissaient les triangles : la blancheur grumeleuse du riz, la palpitation sanguine des tomates, le gris-brun de la viande. Toute cette répugnance était contenue dans l'équilibre parfait des triangles — une harmonie qui le rassurait, lui transférait un peu de son équilibre. Une fois certain que le blanc, le rouge et le brun resteraient en place — n'allaient pas exploser, s'enfuir de leurs territoires restreints — il se sentit soudain affamé et chercha ses mains autour de lui. D'abord d'un regard prudent, car il devait rester très prudent — n'importe quoi pouvait être n'importe où. Il aperçut alors deux

renflements sous la couverture beige, le long de ses hanches. Avec un soin extrême il leva un bras, soulagé de trouver sa main toujours fixée à son poignet. Il essaya l'autre et la trouva aussi. Lentement, il avança une main vers la tasse, mais au moment où il allait ouvrir les doigts ceux-ci se mirent à grandir pêle-mêle comme le haricot géant de Jack, envahissant le lit et le plateau. Shadrack hurla, ferma les yeux et cacha sous la couverture ses mains de plus en plus énormes. Dès qu'il ne les vit plus elles semblèrent revenir à une taille normale. Mais son hurlement avait attiré un infirmier.

« Soldat ? Nous n'allons pas faire d'histoires aujourd'hui, n'est-ce pas ? N'est-ce pas, soldat ? »

Shadrack leva les yeux sur un homme au crâne dégarni en veste et pantalon de toile verte. Il portait la raie du côté droit, assez bas pour ramener judicieusement vingt ou trente cheveux blonds sur sa tête chauve.

« Allons. Prends la cuiller. Prends-la, soldat. On ne va pas te faire manger éternellement. »

La sueur coulait des aisselles de Shadrack le long de ses côtes. Il ne supportait pas l'idée de revoir ses mains grandir et il avait peur de cette voix en costume vert pomme.

« Prends-la, je te dis. Tout ça n'a pas de sens... » L'infirmier attrapa le poignet de Shadrack sous la couverture pour en sortir la main monstrueuse. Shadrack la retira brusquement et renversa le plateau. Paniqué, il se mit à genoux pour rejeter au loin ses doigts terrifiants mais ne réussit qu'à renverser l'infirmier sur le lit voisin.

Quand on lui passa la camisole de force, il en fut à la fois soulagé et reconnaissant, car ses mains

étaient finalement à l'abri et maintenues à la taille qu'elles avaient atteinte, quelle qu'elle fût.

Muet et sanglé dans son petit lit, Shadrack tenta de renouer les fils épars de son esprit. Il avait un besoin désespéré de voir son propre visage et de le relier au mot « soldat » — celui que l'infirmier (et ceux qui l'avaient aidé à le ligoter) avait employé. « Soldat » dans son idée était une sorte de secret, et il se demandait pourquoi on le regardait en le traitant de secret. Pourtant, si ses mains se conduisaient de telle sorte, que pouvait-il attendre de son visage ? Submergé par la peur et l'impatience, il se mit à penser à autre chose. C'est-à-dire qu'il laissa son esprit sombrer à son gré dans les gouffres de sa mémoire.

Shadrack vit une fenêtre donnant sur une rivière qu'il savait poissonneuse. Quelqu'un parlait à voix basse, tout près, derrière la porte...

La violence de Shadrack avait coïncidé avec une note de l'administration hospitalière à propos de la répartition des patients dans les secteurs à haut risque. Il était clair qu'on manquait de place. La priorité ou la violence valurent à Shadrack sa sortie avec 217 \$ en liquide, des vêtements civils et des doubles de documents d'allure très officielle.

Quand il franchit les portes de l'hôpital, il fut abasourdi par le jardin : les arbustes taillés, les pelouses tirées au cordeau, les allées rectilignes. Il observa les passages en ciment : chacun menait clairement vers quelque destination apparemment désirable. Il n'y avait ni barrières, ni pancartes, aucun obstacle séparant le ciment de l'herbe verte, de sorte qu'on pouvait facilement ignorer les dalles bien

tenues et couper vers une autre direction — une direction de son choix.

Shadrack resta planté au bas des marches pour regarder le haut des arbres qui s'agitaient tristement mais sans danger, puisque leurs troncs étaient trop profondément enracinés pour le menacer. Les allées, seules, le mettaient mal à l'aise. Il passa d'un pied sur l'autre, se demandant comment il pourrait atteindre le portail sans marcher sur le ciment. Pendant qu'il étudiait son itinéraire — où il devrait sauter, où contourner des buissons — un gros rire le fit sursauter. Deux hommes montaient les marches. Il s'aperçut alors qu'il y avait beaucoup de gens autour de lui, des gens qu'il découvrirait à l'instant ou qui venaient de se matérialiser. C'étaient comme des bandes étroites, des silhouettes en papier qui flottaient sur les allées. Certaines étaient assises dans des fauteuils roulants, poussées par d'autres formes découpées. Toutes fumaient, apparemment, leurs bras et leurs jambes se courbaient sous la brise. Un bon coup de vent les aurait fait s'envoler pour se poser peut-être à la cime des arbres.

Shadrack plongeait. Quatre pas et il fut sur l'herbe, en direction du portail, tête baissée pour éviter de voir les personnages en papier qui oscillaient et se pliaient de-ci de-là, puis il perdit son chemin. Quand il leva les yeux il se trouvait près d'un bâtiment rouge, peu élevé, séparé du bâtiment principal par un passage couvert. Une odeur douceâtre, qui lui rappelait quelque chose de douloureux, parvint à ses narines. Il chercha le portail des yeux et vit que son trajet compliqué sur l'herbe l'avait conduit tout droit à l'opposé. Juste à gauche du bâtiment bas il y avait une allée en gravier qui semblait conduire à l'exté-

rieur. Il s'y engagea au trot et quitta ainsi, finalement, son refuge de plus d'un an, dont il ne se rappelait vraiment que les huit derniers jours.

Une fois sur la route, il prit vers l'ouest. Son long séjour à l'hôpital l'avait affaibli — trop affaibli pour marcher d'un bon pas sur le gravier du bas-côté. Il traînait les pieds, avait des vertiges, s'arrêtait pour souffler, repartait en trébuchant, transpirait sans vouloir s'éponger les tempes, craignant toujours de regarder ses mains. Dans les voitures noires et cubiques, les passagers fermaient leur regard à ce qu'ils prenaient pour un ivrogne.

Le soleil était déjà juste au-dessus de sa tête quand il parvint à une ville. Quelques pâtés de maisons dans des rues ombragées et il arriva au cœur — un centre ville tranquille et bien ordonné.

Epuisé, les pieds figés par la souffrance, Shadrack s'assit au bord du trottoir pour ôter ses chaussures. Il ferma les yeux pour ne pas voir ses mains et chercha à tâtons les nœuds de ses grosses bottines montantes. L'infirmier avait fait un double nœud, comme pour les enfants, et Shadrack, ayant depuis longtemps perdu l'habitude de manipuler des objets compliqués, n'arrivait pas à les défaire. Ses ongles, mal coordonnés, tiraient sur les nœuds. Il luttait contre une hystérie croissante qui ne tenait pas seulement à l'impatience de libérer ses pieds douloureux ; sa vie même dépendait de pouvoir défaire ces nœuds. Tout à coup, sans lever les paupières, il se mit à pleurer. A vingt-deux ans, affaibli et terrifié, écrasé de chaleur, n'osant s'avouer qu'il ignorait qui il était, ce qu'il était... Sans passé, incapable de parler, sans tribu ni origine, sans carnet d'adresses, sans peigne et sans crayon, sans réveil et sans mouchoir, sans



tapis, sans lit, sans ouvre-boîte ni carte postale défraîchie, sans savon et sans clef, sans blague à tabac, sans linge sale et sans rien rien rien à faire... il n'était certain que d'une chose : la monstruosité incontrôlable de ses mains. Il pleurait sans bruit sur le trottoir d'une petite ville du Midwest en se demandant où étaient la fenêtre, la rivière, et les voix douces de l'autre côté de la porte...

A travers ses larmes il vit les doigts se joindre aux lacets, d'abord avec hésitation, puis très vite. Les quatre doigts de chaque main se mêlèrent au tissu, se nouèrent l'un à l'autre et zigzaguerent dans les œilletons minuscules.

Quand la police arriva, Shadrack avait un effroyable mal de tête, qui ne diminua pas malgré le soulagement de sentir les policiers lui écarter les mains, qu'il croyait mélangées à ses lacets de façon permanente. Ils l'emmenèrent au poste, l'écrouèrent pour ivresse et vagabondage, et l'enfermèrent dans une cellule. Allongé sur la couchette, paralysé par la migraine, Shadrack ne pouvait que fixer le mur d'un regard impuissant. Cette torture dura un long moment, puis il comprit qu'il regardait une inscription mal repeinte lui ordonnant d'aller se faire foutre. Tandis qu'il étudiait cette phrase, son mal de tête s'apaisa.

Une idée s'insinua comme un rayon de lune se glisse sous une fenêtre : le désir qu'il avait eu de voir son propre visage. Il chercha un miroir qui n'existait pas. Finalement, tenant ses mains soigneusement dans son dos, il alla jusqu'à la cuvette des cabinets et y jeta un coup d'œil. L'eau était inégalement éclairée par le soleil et on n'y voyait rien. Revenu à sa couchette il prit la couverture pour se couvrir la

tête et assombrir l'eau suffisamment pour y voir son reflet. Là, dans l'eau des cabinets, il aperçut un visage noir et grave. Un noir si absolu, si univoque, qu'il en fut stupéfait. Shadrack avait craint par instants de ne pas être réel — de ne pas même exister. Mais quand cette noirceur l'accueillit de sa présence indiscutable, il ne désira rien de plus. Dans sa joie, il prit le risque de laisser tomber un coin de couverture et jeta un coup d'œil sur ses mains. Elles restèrent immobiles. Courtoisement immobiles.

Il se leva, retourna vers sa couchette, et sombra dans le premier sommeil de sa nouvelle vie. Un sommeil plus profond que les drogues de l'hôpital ; plus profond que les puits les plus noirs, plus régulier que les ailes du condor ; plus paisible que la courbe d'un œuf.

Le shérif vint observer à travers les barreaux ce jeune homme aux cheveux en broussaille. Il avait lu les papiers du prisonnier et prévenu un fermier. Quand Shadrack se réveilla, le shérif lui rendit ses papiers et le fit monter à l'arrière d'une charrette. En moins de trois heures il était de retour à Medallion, car il n'était qu'à trente-cinq kilomètres de sa fenêtre, de sa rivière, et des voix douces de l'autre côté de la porte.

A l'arrière de la charrette, assis sur des sacs de courges et des montagnes de potirons, Shadrack entama une lutte qui devait durer douze jours, s'efforçant d'ordonner et de recentrer son expérience. Il s'agissait de faire une place à la peur afin de la contrôler. Il connaissait l'odeur de la mort et elle le terrifiait, car il ne pouvait pas la prévoir. Ce n'était pas de la mort, ni de mourir, qu'il avait peur, mais que ce fût imprévisible. En démêlant ses pensées, il eut l'idée que si on y consacrait un jour par

an, tout le monde pourrait le mettre de côté, être libre et en sécurité tout le reste de l'année. C'est ainsi qu'il institua la Journée nationale du Suicide.

Au troisième jour de la nouvelle année, il traversa le Fond par Carpenter's Road avec une clochette et une corde de bourreau pour rassembler les gens. Leur dire que c'était leur unique chance de se tuer ou de s'entre-tuer.

Au début les gens de la ville avaient eu peur ; ils savaient que Shadrack était fou mais cela ne signifiait pas qu'il était stupide, ou, pire encore, qu'il était sans pouvoir. Il avait un tel regard sauvage, des cheveux si longs et si emmêlés, une voix à ce point tonnante et pleine d'autorité qu'il provoqua une vraie panique en 1920, lors de la Première, ou Inaugurale, Journée nationale du Suicide. La suivante, en 1921, fut moins terrifiante mais tout de même inquiétante. Les gens le voyaient maintenant depuis un an. Il habitait une cabane au bord du fleuve, appartenant jadis à son grand-père mort depuis longtemps. Le mardi et le vendredi il vendait le poisson qu'il avait pris le matin même, le reste du temps il était ivre, bruyant, obscène, drôle et scandaleux. Mais il ne touchait jamais personne, ne se battait jamais, ne caressait jamais. Quand les gens eurent compris les limites et la nature de sa folie, ils purent lui faire une place, pour ainsi dire, dans l'ordre des choses.

Ainsi donc, à chaque Journée nationale du Suicide, les grandes personnes le regardaient de derrière les rideaux agiter sa clochette ; quelques passants pressaient le pas, les tout-petits se sauvaient en hurlant. Des boutonneux essayaient de le provoquer (bien qu'il n'eût que quatre ou cinq ans de plus

qu'eux-mêmes) mais ils s'arrêtaient vite, car ses injures étaient cinglantes et très personnelles.

Au fil du temps les gens prêtèrent moins d'attention à ces 3 janvier, du moins ils le croyaient, puisque le défilé annuel et solitaire de Shadrack n'éveillait chez eux aucune réaction dans un sens ou dans l'autre. En fait ils avaient cessé de remarquer cette fête qui s'était incorporée à leur esprit, à leur langage, à leur vie.

Quelqu'un disait à une amie : « Tu as vraiment mis un bon bout de temps pour accoucher. Le travail, il a duré combien ? »

« Dans les trois jours, répondait l'amie. Les douleurs ont commencé le Jour du Suicide et continué jusqu'au dimanche d'après. L'est né un dimanche. Tous mes garçons sont du dimanche. »

Un amoureux disait à sa future : « Faisons-le après le nouvel An, au lieu d'avant. Je suis payé le Premier de l'An. »

La fiancée répondait : « O.K., mais arrange-toi pour que ce soit pas le Jour du Suicide. J'veux pas qu'on se mette à entendre des clochettes au beau milieu de la noce. »

La grand-mère d'une autre disait que ses poules pondaient toujours des œufs à deux jaunes juste après le Jour du Suicide.

Et le Révérend Deal s'y était mis, disant que même ceux qui avaient assez de jugeote pour ignorer l'appel de Shadrack tenaient à se tuer à force de boire ou de courir les filles. « Autant qu'ils aillent avec Shad pour épargner au Seigneur la peine de les sauver. »

Doucement, tranquillement, la Journée du Suicide fit partie intégrante de la vie quotidienne du Fond, à Medallion, dans l'Ohio.